

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 27

Artikel: Quand on oublie !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222636>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE.

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



**LO
VILHIO
DÈVESÀ**

EINMOURDZI

BRINNACASQUA ètâi ion de cliâo biberon que n'ant jamé pas sâi et que revegnâi à l'ottô adî einmourdzi.

Et, portant, l'avâi onna bin galéza pouponna po onna fenna, dzeintyâ, rein venaigro, que l'amâve bin son hommo. Cein lâi fasâi delâo de lo vère s'infédéralâ pè lè cabaret. Quand Brinnacasaqua rarrevâve, sa fenna lâi desâi tot bounameint :

— Mâ ! mâ ! mon galé Brinna ! (l'ètâi dinse on mor d'amouèrâosa : lo lâi desâi du que l'ètânt promet.) Sti coup, t'a quartettâ oncora. Tè sarâi tot parâi bin pe dzeinti se te ne t'einmourdève pas dinse. Cein mè fâ mau bin de tè vère campyena pè lè tserrâire.

Et Brinnacasaqua, que l'avâi tot parâi delâo assebin, lâi desâi :

— Eh bin ! ma dâoce Zabî, tè djûro que l'è lo derrâi coup.

— Vâ ! vâ ! te mè dit adî dinse. Et pu l'è adî dâo mîmo. Te sâ ! lo premi coup que te sarî chopinette, t'î su de droumi à l'hôtet de Tyu-Verî ! L'è dinse et pu l'è bon !

L'è su que Brinnacasaqua l'a promet et que l'è restâ sein bâire houit dzo, dâi petit dzo, po cein qu'on ètâi ein hivè et que l'è dzo n'ant pe rein.

Mâ vaitcè lo delon d'apri que noûtron biberon rarreve avoué de l'ouvra dein lè tsambe.

— Eh bin ! t'î galé ; mon pouro Brinna !lâi fâ la Zabî.

— Mè ! que repond ; mâ n'è rein bu que rein.

— Quaise-tè ! te cliotsene.

— Quemet ? mè, ie cliotseno ?

— L'è su. D'ailleu pas tant de cliâo z'affère.

Du que te n'as rein bu, vouâite. Le vé fère avoué la griâ onna marqua ein ligne drâite du îce tant que vè la parâi. Se te pào la suivre ein martsaint sein brelantsî, l'è que te n'as pas trào fifâ. T'oué ?

— Oi, et l'è bin su que lo pu.

Brinnacasaqua atteind onna menuta, vouâite on bocon cliâ ligne et fâ dinse :

— Vâi mâ ! Zabî ! Dis mè vâi... su la quinta dâi duve mè faut-te martsî ?

Marc à Louis.

DIMANCHE. A LA CAMPAGNE

E'EST une de ces après-midi d'avril où le jeune soleil règne en maître et où toute exubérance vous porte à la tête. L'odeur de l'herbe est trop forte et trop verte sa couleur. L'air est humide et chaud ; on transpire, sans bouger...

On vient de finir le café. Les dames prennent un ouvrage ou un roman et vont, sur la terrasse, s'étendre à l'ombre grêle des arbres en fleurs. Les messieurs, restés devant les tasses vides, continuent leur conversation dans la fumée des cigares.

Et bientôt, la vie se ralentit ; la digestion est lourde ; les nerfs à fleur de peau. Sur la terrasse,

les mains moites et tremblantes ont laissé les ouvrages, les livres ont glissé sur le gravier chaud. Au salon, la conversation chôme...

Les deux gosses...

Les deux gosses sont livrés à eux-mêmes, oubliés qu'ils sont. Les deux gosses qui ont devant eux toute cette après-midi. La campagne entière, assoupie dans son repos dominical, leur est offerte...

Les mains dans les poches, sans mot dire, tête baissée, ils marchent côte à côte. L'un après l'autre, avec une inlassable et machinale patience, ils sifflent le même air. Les oiseaux dorment ; point de vent ; la route est éblouissante de poussière blanche. Tout autour, les prés, l'herbe haute avec des boutons d'or, tout le bruissement de la vie silencieuse des insectes.

On pousse un caillou avec le pied, et, par entente tacite, on se le passe et repasse. Toujours les mains dans les poches...

Un village. Toutes les portes sont closes sur des somnolences sans fond. Dans les jardins, les giroflées cuisent contre les murs. Seule la fontaine garde sa fraîche vie. L'un après l'autre, ils montent sur le bord et boivent à traits longs et bruyants. On se mâchure ensuite la figure, du revers de la main poussiéreuse sur la bouche mouillée. Rafraîchis, les deux gosses regardent autour d'eux le village endormi, leur domaine. Ils parlent à voix basse, de peur de rompre le charme qui maintient le monde à leur merci. Au fond de la place ensoleillée où quelques poules picorent, l'église dort encore de son sermon du matin...

— Tiens, dit l'un, « on n'a pas fermé la porte du clocher. »

Ils s'approchent, silencieux, le cœur battant à l'unisson... Ils ont poussé la porte qui a grincé dans tous leurs nerfs... Ils sont dans la fraîcheur de l'église. L'un reste où il est, figé par sa propre audace ; l'autre s'approche de l'escalier sur la pointe des pieds.

— Viens voir, chuchote-t-il.

Ils montent, palpitants d'émotion. Leurs souliers ferrés crient sur le granit. De temps en temps une étroite meurtrière leur montre le village, écrasé de rassurant, enhardissant, mais traître somnolence. — A mesure qu'ils montent, plus distinct, plus métallique, retentit le tic-tac de l'horloge : des coups sourds, espacés, suivis de tout un frottement de ressorts, de tout un bruissement d'engrenages.

Ils montent...

Ils sont en haut. Devant eux, toute frémissante, vivante et bruyante, voilà l'horloge. — Interdits, ils s'arrêtent devant ce mécanisme ignoré. Assourdis, ils écoutent ce bruit inconnu de ceux d'en bas. Ils sont au cœur du village, ils voient battre cette vie latente.

— /Tu vois ?

— Oui.

Familiarisés, ils inspectent d'un peu près, penchés en avant, la machine poussiéreuse et vibrante. On hasarde une main aussitôt retirée. L'un entreprend d'expliquer.

— Ça, ça fait marcher les aiguilles, la grande, la petite. (Ces aiguilles qu'on voit du dehors, animées d'une vie lente et mystérieuse.)

— Ça, c'est la sonnerie.

Il a touché...

Le marteau se lève et frappe le timbre, une,

deux, trois fois...

(Déjà trois heures ?)

Mais voilà le marteau qui se relève et re-frappe, sur deux timbres, le quart, puis la demie, puis moins le quart...

Les deux gosses se regardent, pâles d'effroi.

— Qu'as-tu fait ?

— Rien, j'ai juste touché...

Voilà le marteau, automatique, impitoyable, qui frappe encore et encore... Ce bruit est atroce de tout près.

Les gosses se sentent à la merci d'une machine inhumaine, insensible ; ils ont touché à la vie du village, qui va se réveiller, se révolter... Déjà, un volet claque.

Le marteau se relève encore, on le prend dans la main ; le son, qui descend l'escalier, vibre encore, puis s'éteint. L'horloge proteste de toutes ses roues dentées. On lâche le marteau, il re-frappe... En bas, on a parlé.

Tout d'un coup, un des gosses se lance dans l'escalier, trébuchant, les mains aux parois, franchissant trois, quatre marches d'un bond ; l'autre suit. Derrière eux viennent les heures, les quarts, les demies, lâchées par la sonnerie déchaînée...

Chance ! la place est encore déserte. Les deux gosses détalent, éperdus. Des voix encore s'élèvent dans le village... Les deux gosses se sentent petits, infiniment faibles, devant le monde qui renaît...

Ils courent, hors d'haleine, droit devant eux, au hasard, à travers champs, sur les chemins, sautant les haies, se tordant les pieds, tombant, bondissant, avec un cri muet dans la gorge serrée. Enfin, terrassés par la peur et la fatigue, ils s'abattent à l'abri des hautes herbes. Là, haletants ils tendent l'oreille. Sont-ils en sûreté ? Non. A travers les battements désordonnés de leurs pauvres cœurs affolés, ils perçoivent encore le son qui les a poursuivis. Alors, anéantis par cette persistance dans la vengeance, ils se laissent choir dans l'herbe fraîche, le corps secoué par des sanglots, tandis qu'autour d'eux bourdonne, inlassable, la voix vengeresse du secret violé.

A. G.

QUAND ON OUBLIE !

L'HISTOIRE que voici a fait, l'été passé, la joie des habitués de la Bourse, bourse aux anecdotes en même temps que bourse aux valeurs.

Un banquier bien connu, partant en vacances, donna l'ordre à son employé de bureau de faire suivre son courrier. A cet effet, il lui remit une série d'adresses de pensions, d'hôtels et de gîtes quelconques dans les Alpes valaisannes.

Après huit jours de randonnées, soit disant entre 3000 et 4000 mètres, il constata et s'étonna de n'avoir reçu ni lettre, ni carte, pas même un prospectus.

D'un pas alerte, il passe au télégraphe et expédie un libellé : « Pourquoi n'envoyez-vous pas courrier. »

La réponse arrive : « Avez emporté clef boîte aux lettres. »

En effet, au fond de son sac de montagne, notre banquier découvre la clef qu'il s'empresse de mettre sous enveloppe et d'expédier à la banque.

Et il attend. Des jours se passent encore, sans

que la poste lui apporte quoi que ce soit.

N'y comprenant plus rien, il redescend en plaine, prend le train et arrive à son bureau.

Explications embarrasées, arrivée du serrurier qui ouvre la boîte aux lettres, dans laquelle on trouve le courrier et l'enveloppe contenant la clef de la boîte.

DANS LES VIGNES

Quelques histoires de pochards rapportées par
Léon Treich.

Un ivrogne titubant sur le trottoir bouscule violemment un passant. Celui-ci se fâche.

— Faites donc attention ! Vous ne me voyez donc pas ?

— Au contraire, citoyen, j'y vois double, répond fièrement le sac-à-vin.

— Eh bien ! alors ?

— Eh bien, j'ai voulu passer entre vous deux.

De même genre :

Accusé d'avoir causé scandale public et tapage nocturne dans une rue paisible, Chopinard comparait en correctionnelle et invoque pour sa défense :

— J'étais saoul.

On appelle à la barre, comme témoin, un vieux veuilleur de nuit qui a assisté à ses manifestations, et le dialogue suivant s'engage :

— Témoin, le prévenu était-il ivre ?

— Ivre ? Je ne sais pas, monsieur le juge, mais en tout cas il tenait une fameuse cuite.

— A quoi l'avez-vous vu ?

— Il se disputait avec deux agents.

— Mais cela ne prouve rien.

— Si, mon président, attendu qu'à ce moment-là, il était tout seul dans la rue.

Et voici une histoire d'Henri Béraud :

Deux Anglais, parfaitement corrects, mais parfaitement saouls et qui ne se connaissent pas, sont montés dans le même wagon, à une petite gare de la banlieue londonienne.

Chacun d'eux tient à garder les apparences, à sauver la face, et à ne pas avoir l'air d'avoir l'air.

Le premier demande à l'autre, du ton le plus naturel et le plus dégagé :

— Vous avez l'heure, monsieur ?

L'autre s'incline poliment, tire de sa poche son étui à cigares, le regarde avec intention pendant quelques secondes, et répond :

— Oui, monsieur. C'est aujourd'hui jeudi.

Sur quoi, le premier gentleman s'inclinant à son tour en manière de remerciement, reprend d'un petit air dégagé et jovial :

— Tiens !... C'est justement la station où je descend.

L'ENFANT TERRIBLE



HENAPAN ! Vaurien !

Et vlan ! Totor — neuf ans — reçut de sa mère la cinquième taloche de la matinée...

La pendule marquait dix heures moins vingt. Or, Totor ne s'étant réveillé, ce dimanche, qu'à neuf heures, cela lui faisait cinq taloches en quarante minutes, soit une taloche à peu près toutes les huit minutes : il avait battu tous ses records.

Il est juste de reconnaître que Totor n'avait pas de chance, ce matin-là. Pour commencer, il avait renversé une partie de son café au lait sur son couvre-pieds, en « s'installant » dans son lit pour prendre son petit déjeuner : première taloche maternelle.

En sortant étourdi de son lit, jambes en l'air, il avait secoué la table de nuit et fait tomber sa montre, dont le ressort paraissait cassé : seconde taloche.

Se débarbouillant, il avait, avec un moulinet de sa serviette mouillée, envoyé promener un petit vase où mourait une verveine... Le vase « d'un coup de serviette fut brisé » comme celui du poète, avec cette différence qu'un bruit de verrerie fracassée le révéla et fit accourir Mme Séraphin : troisième taloche.

Ayant ensuite essayé de jongler avec le savon et sa brosse à dents, Totor avait envoyé simultanément ces deux accessoires dans le seau de toilette : quatrième taloche.

Enfin, ayant fourré le chat au fond de son lit « pour voir ce qu'il dirait », il avait rendu à moitié enragée la pauvre bête, laquelle, en s'évadant, l'avait griffé fortement à la joue : cinquième taloche, — et dix heures moins vingt...

— Tais-toi !... ou je t'en flanque encore une ! menaçait Mme Séraphin, cependant que Totor piaillait de toutes ses forces.

Selon l'usage, les piailllements s'atténuaient peu à peu en sanglots, puis en hoquets, et le garmement continua à s'habiller, gourmandé par sa mère :

— Crois-tu que tu l'es assez, insupportable ?... Mais qu'est-ce qu'il y a donc dans cette tête-là pour que tu ne manques jamais l'occasion de faire une chose nuisible ?... Allons ! assez de simagrées ! Et fais-moi le plaisir de t'habiller au galop... A cause de la distribution des prix, qui est à une heure, nous déjeunerons aujourd'hui à onze heures et demie, et il faut que tu ailles acheter des gants de fil blanc chez Mlle Pélage, rue Nationale.

Totor mit à se calmer le temps qu'exigeait le souci de sa dignité et continua de procéder à sa toilette...

Mais un sort était sur lui.

Tandis qu'il se chaussait, il aperçut le chat qui passait à portée, sans rancune — ou sans mémoire. Un désir subit de vengeance gonfla le cœur de Totor : profitant de l'inattention de sa mère, il voulut asperger abondamment l'animal, mais il s'y prit si maladroitement, qu'il renversa le pot à eau, dont le contenu se répandit et dont l'anse se cassa net. Mme Séraphin sursauta :

— Mais tu ne peux donc pas rester trois minutes sans faire un malheur ?

Et une main preste compléta la demi-douzaine de taloches.

— Un pot à eau de quinze francs ! Si ça n'est pas malheureux ! Petit imbécile ! Petite canaille ! Je te le retiendrai sur tes étreintes ! Ça t'apprendra !

Inutile de dire que, tandis que se déroulait la mercuriale, Totor exhalait son dépit sous forme de hurlements et de pétinements rageurs.

— Assez !... ou je te tape ! criait Mme Séraphin en tarabustant son fils et en le sanglant dans son veston de gala, sensiblement trop étroit.

Totor renifla prudemment un ultime sanglot et ramassa du bout de sa langue une dernière larme.

— Et maintenant, va chercher une paire de gants blancs en fil... Tu diras à Mlle Pélage qu'elle te les donne un peu larges, pour qu'ils durent... Et puis que je passerai la payer demain. Sois là exactement dans dix minutes, que nous déjeunions vivement.

Propre, brosse, ciré, peigné, une aveuglante cravate en soie blanche autour du cou, Totor s'en fut chez Mlle Pélage, rue Nationale. Au bout de vingt-cinq minutes, il n'était pas rentré, et sa mère, elle aussi en tralala, l'attendait avec impatience sur le seuil de la maison... Enfin, il apparut, revenant comme à regret.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, petit malheureux ?... Mais tu es dégoûtant !

De fait, Totor était dans un état lamentable... Son beau chapeau de paille était tout fripé, ses souliers poussiéreux ; il avait les cheveux embroussaillés ; son col était tourné, et avec lui l'aveuglante cravate lavallière en soie blanche, qui lui faisait à présent une épaulette...

Prévoyant la septième taloche, Totor prit le parti de hurler davantage.

— Au lieu de crier, explique-toi. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Totor raconta, ponctuant son récit de pleurnichements :

— C'est Eusèbe que j'ai rencontré... Hier, il m'avait donné un coup de pied et s'était sauvé... Alors, j'ai voulu lui rendre aujourd'hui... Et comme Gustave et Honoré se sont mis avec lui contre moi..., voilà pourquoi je suis comme ça...

— Si tu n'avais pas commencé, ils t'auraient laissé tranquille !... Et c'est encore de ta faute, petit malfaisant ! Petit propre à rien !

Et l'inévitable septième taloche chut...

Tant bien que mal, en hâte, le col et la cravate

furent remis en place, le chapeau réformé, les chaussures époussetées, la raie retracée au milieu des cheveux cosmétiqués. Vivement, ensuite, on se mit à table, car il était midi cinq, et il fallait compter vingt minutes pour gagner la ville, puis la mairie, où avait lieu la distribution des prix, sous la présidence d'honneur de M. le sous-préfet.

Le repas expédié, — à la fin duquel M. Totor reçut la huitième taloche pour avoir taché de vin l'éblouissante cravate, — Mme Séraphin coiffa son beau chapeau, et l'on se mit en route à grands pas, car l'on était en retard.

C'était en juillet ; le soleil tapait dur, et la chaleur était accablante.

Comme, essoufflés et en nage, la mère et le fils arrivaient à la porte de la mairie :

— Au fait, et tes gants, Totor ? Il est grand temps de les enfiler !

Non sans hésiter, Totor sortit de sa poche deux petites loques humides et souillées de boue.

— C'est les autres qui les ont jetés dans le ruisseau, expliqua-t-il.

La neuvième taloche se concrétisa instantanément. Mais à ce moment précis, le secrétaire de la mairie, qui guettait les retardataires, se précipita :

— Vite, Totor ! Vite ! C'est à vous !

L'ayant saisi n'importe comment, il entraîna rapidement Totor, ahuri, écarlate, dépeigné, la cravate dénouée, une joue griffée, l'autre étoilée de la dernière giflle reçue ; il fendit brutalement la foule et, portant le garmement presque à bout de bras, lui faisait escalader quatre à quatre l'escalier de l'estrade...

Il était temps, car M. le sous-préfet annonçait justement, d'une voix solennelle :

— Séraphin, Victor, premier prix de sagesse !

Miguel Zamacois.

IN VINO VERITAS



IEUX vaut être saoul que bête, ça dure moins longtemps », répondit, une fois, un Vaudois intelligent à son lieutenant qui lui reprochait d'être gris.

C'est ce que je m'efforce de faire comprendre à Jérôme, sans y réussir.

Jérôme est un être complexe. Parlez-lui lorsqu'il est à jeun et de sang-froid, vous n'en tirez jamais rien de positif ni de précis ! Il sera, en général, de votre avis, même et surtout s'il pense le contraire.

Jérôme est resté célibataire parce qu'il ne sait faire une déclaration d'amour que sous l'empire d'un verre de vin. Malheureusement, il dépasse souvent la mesure et se dévoile alors trop complètement, ce qui le fait perdre ses atouts.

Jérôme, un jour, m'a reproché de l'avoir pris comme héros d'un conte vrai. L'histoire était pourtant anodine. Mais, que voulez-vous, quand on ne comprend pas... En vain, lui expliquai-je qu'il y a, dans la vie, des incidents pareils, des aventures semblables et que l'analogie de certaines situations se présente tous les jours. En vain, plaidai-je la supériorité de l'esprit sur la matière, « l'homme ne vivant pas de pain seulement ». Tout fut inutile. J'encourus sa disgrâce.

Jérôme avait bu ; donc, il était sincère.

Pour que son oui soit oui et que son non soit non, il est nécessaire qu'il se trouve dans cet état d'âme un peu spécial qui précède l'irresponsabilité de la narcoose alcoolique.

L'abstinence, je la conseille aux gens fortement trempés, dont le caractère s'affirme sans le secours d'un stimulant. Quant à Jérôme, libéral avec les libéraux, radical avec les radicaux, s'il n'eût pris l'an dernier mémorable « cuite », jamais personne n'aurait su qu'il était socialiste !

A. Mex.

Royal Biograph. — Du vendredi 5 au dimanche 7, *Le Yacht aux sept péchés*, film d'aventures ; du lundi 8 au jeudi 11, *La Dame au Masque*.

Théâtre Lumen. — *La vie privée d'Hélène de Troie* avec Maria Corda, Lewis Stone et Ricardo Cortez. Une erreur judiciaire, avec le sympathique chien-loup Rin-tin-tin, comme principal interprète.